



Donnez-moi ces vers. — Page 151, col. 3.

— Quel est cet homme ? demanda Philippe.

— Un... marchand, dit le capitaine avec embarras.

— Qui court après la fortune ? murmura Philippe. Ce brick va trop lentement pour lui.

Le capitaine au lieu de répondre, alla tout à l'avant trouver ce passager, auquel il dit quelques mots, et Philippe le vit disparaître dans l'entrepont.

— Vous avez troublé son rêve, dit Philippe au capitaine quand ce dernier l'eut rejoint ; il ne me gênait pas, pourtant.

— Non, monsieur, je l'ai averti que le froid du matin est dangereux dans ces parages : les passagers de seconde classe n'ont pas, comme vous, de bons manteaux.

— Où sommes-nous, capitaine ?

— Monsieur, nous verrons demain les Açores, à l'une desquelles nous ferons un peu d'eau fraîche, car il fait bien chaud.

ALEXANDRE DUMAS.

La fin au prochain numéro.

GERFAUT

PAR CHARLES DE BERNARD.

Marillac appuya son front sur ses mains et ses coudes sur la table afin de se recueillir et de rassembler ses idées. Après quelques instants de méditation, il releva la tête et regarda successivement Bergenheim et Gerfaut avec un singulier sourire.

— Ce sera très-original, murmura-t-il à demi-voix, comme s'il eût répondu à sa propre pensée, ce sera excessivement original. C'est une idée à conserver pour ma première pièce, une scène dans le genre de celle des comédiens dans *Hamlet*. Pourvu que je ne sois pas tellement vrai qu'il se reconnaisse et se mette à crier comme Claudius : *Lights! Lights!* des flambeaux en plein midi!

— Le conte ! dit un des convives plus impatient que les autres.

— Présent, répondit l'artiste en s'accoudant de nouveau sur la table. Vous savez tous, messieurs, que ce qu'il y a de plus difficile à trouver c'est le titre. Pour ne pas vous faire attendre, j'en choisirai un déjà connu. Mon conte s'appellera donc, si voulez bien, *le Mari, la Femme et l'Amant*. J'aurais même pu emprunter à Paul de Kock le titre d'un de ses autres romans sans certaines raisons de convenances. Nous ne sommes pas tous garçons, et un proverbe sage dit qu'il ne faut jamais parler de corde...

Malgré l'embrouillement extraordinaire de ses idées, l'artiste s'arrêta sans achever la citation. Un reste de raison lui fit voir qu'il marchait sur un terrain dangereux et qu'il était sur le point de commettre une impardonnable indiscretion. Heureusement le baron, fort étranger à la conversation, n'avait prêté aucune attention à ses paroles ; mais Gerfaut, justement effrayé du bavardage de son ami, lui lança un regard où étaient renfermées les plus pressantes, et l'on eût pu dire les plus menaçantes recommandations de prudence.

Marillac, comprenant vngnement son tort, fut intimidé par ce coup d'œil comme un écolier qu'interroge un professeur sévère ; il se pencha devant le notaire qui le séparait de Gerfaut et dit à celui-ci d'une voix qu'il cherchait à rendre confidentielle, mais qui, malgré sa volonté, fut entendue d'un bout de la table à l'autre :

— Sois tranquille, Octave, je raconterai cela à mots couverts, de telle sorte qu'il n'y voie que du feu. C'est une scène pour un drame que j'ai dans la tête.

— Tu te feras mal à force de boire et de parler, répondit Gerfaut de plus en plus inquiet ; tais-toi, ou sors de table avec moi.

— Quand je te dis que je parlerai à mots couverts, allégoriquement, répondit l'artiste ; pour qui me prends-tu ? Je te jure que je vais gazer cela de manière à ce que le diable ne devinât pas les masques.

— Le conte ! le conte ! crièrent plusieurs personnes qu'amusaient le bavardage incohérent de l'artiste.

— Nous y voilà, dit celui-ci en se remettant d'aplomb sur sa chaise, non sans difficulté, et sans égard pour les nouvelles instances de son ami. Nous disons : *le Mari, la Femme et l'Amant*, conte intime français. La scène se passe dans une petite cour d'Allemagne. — Heim ! fit-il en regardant Gerfaut et en clignant un œil avec malice, — crois-tu que c'est gazé ?

— Pas de cour d'Allemagne : vous avez annoncé un conte français, observa le procureur du roi, disposé à faire de l'opposition et de la critique contre l'orateur qui l'avait réduit au silence.

— Eh bien ! c'est un conte français dont la scène se passe en Allemagne, répondit avec sang-froid le conteur. — Prétendriez-vous par hasard m'apprendre mon métier ? Sachez que rien n'est élastique comme une cour d'Allemagne ; on y fait entrer tout ce qu'on veut : j'y mettrais le shah de Perse et l'empereur de la Chine que vous n'auriez pas le plus petit mot à dire. Si pourtant vous préférez une cour d'Italie, ce sera absolument la même chose.

Cette proposition conciliante étant restée sans réponse, Marillac commença en levant les yeux de manière à n'en laisser voir que le blanc et comme s'il eût cherché ses paroles dans les caissons ou-vragés du plafond.

— Et elle marchait lentement dans l'allée mystérieuse, au bord du torrent écumant, la princesse Borinska...

— Borinska ! c'est donc une polonaise ? interrompit à son tour M. de Camier.

— Oh ! que diable, vieillard, ne me coupez pas la parole, s'écria l'artiste impatienté.

— C'est juste. Silence donc !

— Vous avez la parole, dirent à la fois plusieurs auditeurs.

— ... Et elle était pâle, et elle poussait des sou-pirs convulsifs en tordant ses mains molles et